

ARTS

Un pense-bête : "l'Abattoir"

La semaine dernière, Charles Hubert, dans son article sur la Biennale de Paris, signalait en passant une œuvre qui appartient autant au combat politique qu'à la recherche esthétique : l'Abattoir. Henri Sylvestre revient ici sur l'aspect engagé de l'œuvre.

L'ARCHITECTE Mark Biass (France), les peintres Eduardo Arroyo (Espagne), Jorge Camacho (Cuba), Pierre Pinoncelli et Gérard Zlotykamien (France) et le sculpteur Mark Bruss (Pays-Bas), ont édifié l'Abattoir, énorme construction de bois qui se présente sous forme de blockhaus au dehors, de sanctuaire à l'intérieur, pour « vivifier et maintenir chez le spectateur, même si cela ne dure que quelques secondes, la mémoire d'une peur que nous oublions avec facilité ».

La répartition des tâches en éclairer le propos. Biass, par un rideau de lambeaux d'étoffes, fait pénétrer le spectateur dans un lieu cubique (« nudité terrible du cube », « nécessaire impression d'angoisse par l'effondrement du plafond vers le sol ») éclairé, non par des projecteurs qui eussent mis esthétiquement en relief les œuvres présentées, mais par quatre faibles lampes suspendues au plafond. Zlotykamien a consacré les deux murs « exposés » de la construction aux déportés, internés, prisonniers, derrière leurs barbelés, devenus eux-mêmes barbelés noirs sur fond de chaux, devenus vide intemporel qui nous contemple. A l'intérieur, Arroyo a retenu des personnes d'Hitler, Mussolini, Franco et Salazar, l'anatomie abdominale et pectorale : ordurière profusion

(suite de la page 15.)

de viscères, d'entrailles, et jusqu'à ce cœur, moitié christ, moitié porc.

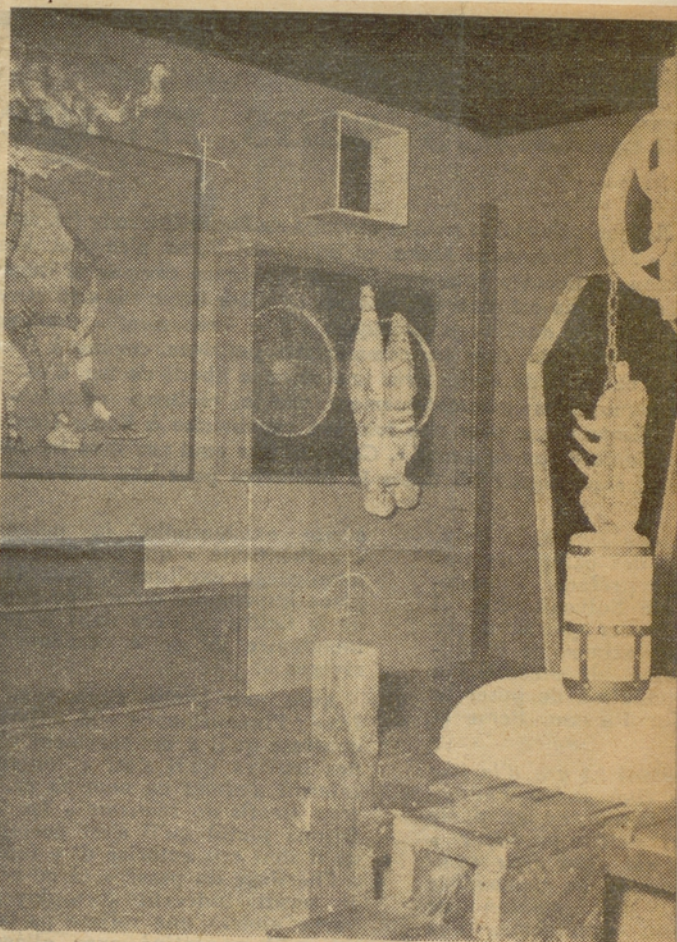
A Camacho est revenu l'évocation du sang répandu, des violences physiques, de la mutilation, de l'hypocrisie d'une religion qui, entre ses bonnes intentions et les crimes contre l'humanité, dispose l'appareil affligeant de ses rites. Pinoncelli a, dans l'espace de cercueils démesurément prévus pour des morts « normaux », rabougri des cadavres sur leur ultime souffrance. Au centre de la pièce, enfin, Bruss a installé son énorme machine de torture où la place de la tête condamnée est douillettement signalée par un coussin sanglant.

L'important n'est pas d'insister ici sur ce fait de censure qui a obligé Arroyo à dissimuler sous des caches de contre-plaqué les couleurs des drapeaux nationaux constituant le fond des « portraits » de ses quatre dictateurs. Disons plutôt qu'il ne s'agit pas là d'une œuvre d'art, que toutes réserves peuvent être faites sur la valeur artistique de ces présentations.

Le temps des abattoirs

Du reste, aucun des six « artistes » ne s'est donné pour intention de « s'exprimer ». Certains d'entre eux ont même adopté une manière de faire ou des procédés qui ne sont absolument pas les leurs d'habitude. Forme et invention sont apparues sur place, pendant l'édification de l'Abattoir, de confrontations sur cette répugnance commune pour la mort donnée par raison politique. « ...Otages exécutés, témoins à charge contre notre folie et notre oubli... Morts pour nous — donc pour rien — rendez-nous stériles ou donnez-nous des enfants monstres pour que nous nous souvenions des carnages et que ne revienne pas le temps des abattoirs », dit Pinoncelli.

Aussi comprenons-nous mal certaine attitude de critiques : ou bien — paraît-il — tout cela est du remâché, les surréalistes nous ayant habitués à mieux dans le genre ; ou bien, sans ambition plastique, sans



L'Abattoir vu de l'intérieur : pour un indispensable souvenir.

volonté de durer, une telle œuvre demeure inefficace et gratuite. Or, nous n'ignorons pas que les révoltes de Lautréamont, de Jarry, des Surréalistes ne se manifestaient que pour l'usage propre de leur auteur, comme une forme nouvelle de l'éternelle aventure créatrice, et seulement à l'encontre du conformisme intellectuel et moral d'une société décadente. Ici, point de révolte. L'œuvre est un pense-bête, un répertoire à l'usage de ceux qui, par une singulière disposition au sommeil, laissent s'organiser de nouveaux crimes.

D'autre part, n'importe pas, évidemment, à ceux qu'une mort « anormale » hante ou menace dans l'instant, le souci d'une forme qui établisse leur postérité, mais, au contraire, l'improvisé, l'impromptu et, tout aussi bien, l'inachevé. Leur projet n'est pas de durer mais de renouveler, d'occasion en occasion, les quelques secondes de paroxysme d'un indispensable souvenir, entreprise d'autant plus remarquable qu'elle est due à l'initiative d'hommes trop jeunes pour avoir connu dans leur chair ce qu'ils dénoncent.

Henri Sylvestre.